

thérapeutique permet d'ailleurs de conjuguer les autres approches, notamment psychothérapeutiques, pédagogiques et éducatives d'une façon intéressante et féconde. Là encore, pas question de repousser une quelconque méthode pour des raisons idéologiques, mais plutôt de prendre dans chacune, sous réserve d'un inventaire rigoureux, ce qui peut faire avancer l'ensemble.

Le livre se termine par une analyse serrée, et ô combien pertinente, des deux ouvrages écrits par Sean Barron avec sa mère puis avec Temple Grandin. Cela vient en appui des exposés précédents, comme une confirmation clinique et littéraire/littéraire de ses hypothèses de travail, et notamment sur l'importance de cheminer concrètement avec les parents de l'enfant autiste.

Je salue avec une profonde émotion l'ampleur et la fécondité de l'œuvre de Jean-Marie Vidal et ne peux qu'inciter les personnes intéressées par les autismes à en entreprendre une lecture attentive.

**Pierre Delion**  
Professeur émérite à la Faculté de Médecine de Lille, pédopsychiatre, psychanalyste

## DANIÈLE LAUFER

### VENIR APRÈS.

Nos parents ont été déportés

Editions du Faubourg, 2021,

332 pages, 21 €

Danièle Laufer est journaliste, auteure, rompue au travail de vulgarisation de la psychanalyse et de la psychologie, exerce exigeant quand on veut tenir en même temps le fil de la clarté d'exposition et celui de la subtilité du propos. Danièle Laufer puise aussi dans une histoire qui nourrit son propos, la sienne, celle d'une petite fille née au Maroc : « Nous n'étions ni croyants, ni pratiquants ni vraiment sionistes et très peu juifs finalement ». Elle est la fille d'Hannelore/Anne, née à Hambourg et déportée à Bergen-Belsen, libérée en 1945, qui ne s'était jamais sentie juive, ni avant

ni après les camps. « Je suis fille de déportée » écrit-elle, mais en France, Danièle Laufer mesure vite qu'il est difficile de parler de son histoire, en particulier de la déportation de sa mère et elle finit par renoncer. Elle devait aussi assumer d'être une déracinée et une enfant de divorcés, chose moins courante à l'époque.

« Nos parents ont survécu et ne s'en sont pas remis », elle ajoute qu'ils se sont débattus pour que leurs enfants soient heureux, joyeux et aimants, et pour les protéger de la haine antisémite ; ils leur ont pourtant transmis un trauma collectif dont témoignent les hommes et les femmes, tous enfants de déportés, qu'elle interroge dans le livre. Tourné en 1956, le film documentaire d'Alain Resnais *Nuit et Brouillard* (1956) reprend le nom de l'opération *Nacht und Nebel*, décrétee par le maréchal Keitel en 1941 pour la déportation et l'élimination secrète de tous les supposés ennemis du Reich. Commandé par le Comité d'histoire de la seconde guerre mondiale, supervisé par des historiens spécialisés (Olga Wormser et Henri Michel) et écrit par Jean Cayrol, lui-même déporté, le film associe des images d'archives en noir et blanc et des passages en couleur : il commence par la phrase « souviens-toi ! ». *Le devoir de mémoire* est explicite, le film largement diffusé, y compris dans les écoles primaires, mais la clarté de son propos a pu être discutée, car la spécificité du génocide juif n'apparaît pas (le mot *Juif* n'est cité qu'une seule fois). « C'est une horreur ce film » en dit Georges Perla, fils de survivante, qui ajoute « Quand j'étais enfant, l'expérience de la Shoah, c'était ça : une immense incompréhension et un immense sentiment d'innocence ».

« On se parlait peu entre nous. En fait, il y avait un interdit de poser des questions, c'était clair », rapporte le sociologue Alain Ehrenberg qui ajoute que sa mère ne voulait pas parler de sa déportation. La faire parler, réveillerait des souvenirs. Et puis, comme l'écrit Perec dans *W*, on n'aurait même pas su quelle question poser. « Elle n'a rien

raconté, sauf une chose ou deux. On a toujours su ». On sait que certains ont voulu parler, mais ils n'ont trouvé personne pour les entendre, ils ne se sont pas sentis écoutés. Dans certaines familles, le passé paraît avoir été gommé, clivé. Faire comme si ça n'était pas arrivé ? « Tout le monde se taisait, il a fallu que je saisisse des bribes à gauche et à droite » dit une fille de survivant, pour tenter de répondre aux questions qui la hantent. Il est courant que ces enfants de survivants, à leur tour, n'en parlent pas, souvent leurs amis mêmes ignorent leur histoire familiale ravagée par la déportation. Quand ils le font, c'est tardivement, comme c'est le cas pour Danièle Laufer, au terme d'un long processus, parfois d'une analyse personnelle.

Le déni et le clivage ont leurs limites, faire « comme si » rien ne s'était passé n'efface pas la réalité du traumatisme : certains témoins parlent de leur vie gâchée, malgré les efforts de leurs parents, malgré leur désir de « tourner la page », s'interrogent sur ce qu'ils ont pu transmettre à leurs enfants. Déni et clivage s'étendent à l'identité, « Je ne savais pas que j'étais d'origine juive » dit le cinéaste Daniel Kupferstein « je l'ai su précisément en CM2, je devais avoir dix ans ». *Juif et déporté* étant tellement liés, de nombreux Ashkénazes, dans les années d'après-guerre, ont préféré élever leurs enfants dans la laïcité. Par fidélité à leur culture ou leur éducation, ou par respect à l'égard de ceux qui avaient été exterminés, certains parents respectaient des rituels majeurs, comme le jeûne de Kippour, sans en donner le sens à leurs enfants. « ... ils souhaitaient ardemment - écrit Danièle Laufer - qu'ils deviendraient des Français comme les autres et qu'on ne les ramènerait plus jamais à leur judaïsme, que la question juive ne se poserait plus, que l'antisémitisme était définitivement terminé ». Dans de nombreuses familles, l'assimilation va de soi, parfois les noms sont « francisés » avec plus ou moins de bonheur ; chez Daniel Kupferstein, on mange de la charcuterie et on ignore Kippour. Il n'a jamais fait le shabbat et entre



pour la première fois à 25 ans dans une synagogue, à l'occasion d'un mariage.

L'inverse existe, un autre témoin, Mathias Emmerich, raconte que son père a beaucoup parlé de sa déportation. Alors qu'il n'avait pas dix ans, il leur racontait les marches d'évacuation, la violence des kapos, le froid : « Quand j'ai lu Primo Levi, j'avais l'impression de relire un truc que je connaissais déjà sur le rôle des cuillères, le rôle des bols, le rôle des latrines... Pour moi, tout ça faisait partie d'une éducation des années 1960 ou 1970 ». Notre mémoire est engluée dans des souvenirs qui ne nous appartiennent pas, dit Danièle Laufer, et elle précise qu'elle est incapable de retenir les dates et la durée de la déportation de sa mère... alors qu'elle l'a écrit dans un livre, travaillé et retravaillé pendant des mois. Elle cite Yolanda Gampel : « le trauma direct vécu par les parents se transforme en réalité traumatique fantasmée par la génération suivante » (Ces parents qui vivent en moi, Fayard, 2005, p. 96), réalité traumatique infinie qui désorganise la mémoire. Les survivants ont été des parents parfois un peu « étranges », « dérangés » : les aménagements nécessaires à la survie dans le camp ont laissé des traces que Quelque chose dans leur être, psyché et corps, a été troué, brisé, congelé. Ce quelque chose, leurs enfants le ressentent sans pouvoir

le définir », écrit encore Yolanda Gampel (*ibid.* p.67-68). Parfois les enfants ont peur des cauchemars de leurs parents ou se confrontent à certaines angoisses ; la mère d'Alain Ehrenberg ne supporte pas d'entendre des coups de feu à la télévision. Chez certains parents, une violence émerge : Mathias Emmerich a peur de son père qui parfois le frappe, il est convaincu que ce comportement est en lien avec sa déportation. Danièle Laufer et sa sœur se souviennent des rages froides de leur mère. Lorsque Georges Perla lui annonce son mariage, sa mère répond « Je ne suis pas sortie d'Auschwitz pour que mes enfants épousent des goys ! ». Ce n'est pas facile de parler de la violence de ces parents qui en ont été des victimes.

Yolanda Gampel avance la métaphore des « résidus radioactifs » qui « ... peuvent se transmettre de la première génération, qui a vécu directement la Shoah, à la deuxième génération, qui l'a vécue sur un mode fantasmé, puis à la troisième ». Les effets de la transmission du trauma collectif et de ses retombées. Au premier rang de ces effets, Eva Hoffman note que la deuxième génération « ... a hérité non pas de de l'expérience, mais de ses ombres... lutter avec des ombres peut être plus effrayant ou plus déroutant que lutter avec des réalités solides » (*Après un tel savoir... la Shoah en héritage*, Calmann-Lévy, 2005, p. 74). Comment cette expérience aux frontières de l'anéantissement peut-elle infuser une vie, comment ces traces peuvent-elles contribuer à construire une identité. Un beau chapitre est consacré à cette quête et Danièle Laufer explore son histoire familiale, en partageant une anecdote aussi rocambolesque qu'émouvante quand « (son) grand-père est arrivé par la poste ».

Dans les chapitres *onde de choc*, qui traite particulièrement de l'impact corporel, en particulier la fréquence de l'anorexie à la seconde génération, et *la peur et l'angoisse en héritage*, l'auteur traite du « comment se construire dans tout ça ». Alain Ehrenberg a une

formule intéressante : « Cette histoire fait partie de moi. Je ne pense pas qu'elle me définisse, mais elle fait partie de moi. Bien sûr. Je pense à Auschwitz tous les jours. Enfin, ça me traverse l'esprit ».

Au fil des réflexions des différents témoins, une vingtaine au total, tous plus ou moins laïcisés, l'auteur s'interroge sur ce qui protège dans la référence au judaïsme : il ne s'agit pas seulement d'une religion, c'est une culture et une façon d'être au monde. Il y a mille façons d'être juif dit Delphine Horvilleur. Jeune adulte, Danièle Laufer a rencontré la psychanalyse, mais elle note, comme d'autres, qu'à l'époque les psychanalystes n'avaient pas encore élaboré les instruments nécessaires à l'abord de ce traumatisme : « Ils ne savaient pas comment travailler cette matière abominable, impensable, indicible, incompréhensible » ; « Malgré tout, même si je n'ai pas travaillé l'impact de la déportation sur mes angoisses, je reste convaincue que la psychanalyse m'a sauvée. J'ai pu aimer, travailler et donner la vie. Enfant et adolescente, je ne croyais pas que cela pourrait m'arriver un jour ».

On ne sort pas indemne de ce livre à l'écriture claire, dont les chapitres s'enchaînent de manière fluide : l'auteure a su créer les conditions pour recueillir des témoignages aussi forts que sincères et simples. C'est un travail mené avec rigueur et clarté qui délivre au lecteur une information remarquablement complète sur le « venir après » de cette deuxième génération : ce que les enfants de déportés ont partagé avec leurs parents, en ont porté comme traumatismes psychiques et comme ombres, ce qu'ils en ont transmis à la génération suivante, parfois à leur insu. Danièle Laufer a beaucoup lu les psychanalystes et a échangé avec certains ; elle émaille son texte de pistes de réflexion plus théoriques, mais sans sortir du cadre de son investigation.

Jacques Angelergues  
psychiatre, psychanalyste (SPP)